

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

POURQUOI ?

Pour qui ?

Il l'avait bien aimée pourtant... Mais il ne l'aimait plus ! Pourquoi ?... Ah ! Pourquoi le soleil qui, aujourd'hui, entr'ouvre les fleurs, demain leur refusera-t-il sa chaleur et ses rayons ? Pourquoi la brise, qui, aujourd'hui, fait jouer les feuilles des arbres, demain cessera-t-elle ses courses folles et ses plaintives mélodies ?... Pourquoi ?...

C'était un soir de Décembre ; un soir fait de blancheur de neige, de rayons argentés, d'étoiles pâles, et comme pour unir les rayons aux frimas, les soupirs enlacés de la brise qui pleurait. Ils avaient marché tous deux, par les chemins blancs, elle, rêveuse, triste, sentant bien au fond de son âme, la lueur agonisante de l'amour qui s'éteignait, comme s'éteint parfois, dans le calme de la nuit, la lumière vacillante du sanctuaire, — lui, froid, comme ce soir de décembre, implacable comme ce vent qui gémit, qui glace, qui transperce !...

Et, savourant la douce réminiscence des jours défunts, elle murmura d'une voix tendre : " Dites, vous rappelez-vous cet autre soir de novembre ? Vous souvenez-vous, dans l'azur du firmament, la lune souriait, et sur les feuilles blessées, sur la mousse flétrie, ses feux pâles semblaient des rayons de velours blanc, sur des fleurs d'or et de pourpre ?... Vous m'aviez dit..."

Ah ! Est-ce que l'on se souvient quand on n'aime plus ? Est-ce que l'on se rappelle quand, entre le passé et le présent, l'indifférence et l'abandon jettent les plis opaques de leurs voiles ? Quand le cœur se ferme comme un cercueil, les souvenirs s'envolent et ne reviennent plus ! Pourquoi ?

Ah ! Pourquoi la fleur, épanouie un matin, par un rayon d'aurore, sur la tombe désolée du cimetière, laisse-t-elle la brise lui dérober ses pétales veloutés et les disperser au loin comme les épaves embaumées du naufrage de sa corolle ? Pourquoi laisse-t-elle courir dans l'air, là-bas, là-bas, les frissons parfumés de ses tremblantes feuilles ?... Pourquoi ?

Maintenant dans l'azur du firmament, sous des brumes de gaze blanche, se voilaient les étoiles ; les nuages rétrécissaient les mailles de leur fine dentelle, et la lune qui brillait, aux teintes d'opale, ne courait plus que dans une longue écharpe de tulle vaporeux ; la neige immaculée laissait tomber doucement les premiers pétales de ses fleurs épanouies là-haut, plus près du ciel, plus près des anges !

Dans son cœur à elle, comme il faisait froid... Les frimas glacés de l'abandon et de l'oubli, jetaient leur linceul aux plis de mélancolie, d'amère déception ; et, dans le désespoir de son âme, affolée par l'immense douleur du désenchantement, de la désillusion, avide d'aimer encore celui qui ne l'aimait plus, elle s'était écriée, ardente, les yeux humides de larmes :

" Vous avez pris toute mon âme ! Que ne pouvez-vous prendre ma vie, puisque mon cœur ne sait point mourir ?... "

Lui, avec toute l'impassibilité de son regard, l'amertume de son sourire, avait répondu :

" Que m'importe votre vie, votre cœur ! Pour vous aimer, il fallait des chaînes à mon âme... ses liens étaient trop lourds, ils la blessaient... je les ai brisés ! Pour vous aimer, il fallait vivre dans un rayon de soleil ; à moi, il faut le ciel immense, les horizons lointains... Je volerai si loin... si loin, que l'écho de votre douleur n'éveillera point mon cœur endormi ! "

Pourquoi l'amour et le dévouement se heurtent-ils sous les coups de l'indifférence et du mépris ? Pourquoi y a-t-il des âmes douces comme des caresses de printemps, tendres comme des feuilles de rose... et puis, des cœurs durs comme le roc, froids comme le marbre ?

Ah ! Pourquoi Dieu a-t-il créé les épines et les fleurs, les ténèbres et la lumière, le givre et le soleil ?... Pourquoi ?...

Dans le silence du soir, la neige tombait toujours ; sous la brise qui courait, les arbres courbaient leur tête blanchie, comme les vieillards penchent leur front ridé, couronné des pâles fleurs de la vieillesse.

D'une voix triste, elle balbutia :

" Je vous souhaite du bonheur... du bonheur aussi pur que ces blancs tourbillons qui flottent dans l'espace, des heures douces, exquises, sans reproches, sans remords, et puisse votre âme n'avoir jamais d'autre regret que celui de m'avoir aimée ! "

Lui ne prit point la petite main tremblante qu'elle lui tendait si gentiment, pourtant, et l'écho affaibli de ce soir de décembre égrenait, parmi les flocons de neige qui passaient dans l'air, les notes sans mélodie d'un adieu sans pleur !

Il avait déjà fui loin, plus loin encore... Il n'entendait point les sanglots tristes comme ces pleurs de l'hiver. Il ne vit point ces yeux voilés de larmes, comme cette froide nuit, toute drapée de nuages et de frimas !... Pourquoi ?...

Ah ! Pourquoi le papillon, voltigeant de fleur en fleur, ne regarde-t-il pas la larme, oubliée par l'aurore, dans le calice de la rose ?... Pourquoi l'oiseau qui passe sur les flots bleus, mirant ses ailes dans l'onde, n'écoute-t-il point les sanglots des vagues qui gémissent leurs plaintes éternelles ?... Pourquoi ?...

LAURETTE DE VALMONT.

LA MODE

Les étoffes fortes, d'aspect bourru, paraissent devoir accaparer toute la vogue pour la demi-saison. Les costumes, genre tailleur, se confectionnent tous en ces divers tissus ; craskew renforcé, homespun, mélangé molleton, etc. Les draps fins semblent plus spécialement réservés pour les toilettes de coupe couturière, à façons plus compliquées, à garnitures plus recherchées, aux détails délicats et plus raffinés.

Ces étoffes épaisses à l'œil sont cependant légères au porter ; comme elles sont peu serrées, elles ne sont pas plus chaudes que des tissus plus fins, c'eût été du reste un non sens que d'adopter des étoffes lourdes en fin de saison.

Les costumes tailleurs ainsi confectionnés sont quelque peu négligés, destinés aux voyages, au tout aller. Les draps satin mélangé servent aux costumes plus riches, ils sont d'aspect soyeux ; les tons en sont également plus fins. On les emploie pour toilettes habillées, en costumes tailleur également, mais pouvant figurer en visites et en cérémonies du dehors.

Toutes les courriéristes de modes doivent être lassées de parler du Boléro, et cependant force leur est d'en reparler encore.

Après l'avoir prôné à chaque renouvellement de saison, nous sommes encore dans l'obligation de le décrire, de le vanter, de constater sa vogue toujours croissante. Car le Boléro est toujours le corsage, le seul vêtement que nous imposent les meilleurs faiseurs. Point tout à fait le boléro classique, certes, descendant jusqu'à la taille, de même pour le corsage ainsi que pour le vêtement, tel qu'il était à sa première apparition ; non, le boléro classique n'existe plus. C'est, pour une toilette complète, par exemple, un boléro court, s'ajustant sur une jupe-corset, ou seulement sur un corset-ceinture. Il est fait alors, le plus souvent, en biais piqués, rajustés les uns sur les autres ; un petit spencer Directoire avec dépassants de biais superposés figurant un ou

plusieurs gilets, avec ou sans broderie, enfin garni semblablement à l'ensemble du costume.

Le Vêtement, lui, a tendance à s'allonger en basque-habit, derrière, tout en restant coupé court à la taille sur les côtés.

Un peu de drap blanc ou de quelque autre nuance en harmonie avec le fond du vêtement, et voilà une toilette jolie et peu coûteuse.

A citer comme haute nouveauté des chapeaux de paille à fond haut et larges bords, ombragés d'immenses plumes d'autruche très longues, destinées à se mélanger aux boucles, si la coiffure basse est adoptée. Je doute qu'elle le soit, car nous sommes toutes indépendantes en matière de toilette, et le chignon un peu haut est bien commode et sied à toutes les femmes. On n'en pourrait dire autant des cheveux noués bas sur la nuque. On voit beaucoup de coiffures basses. Elles semblent devoir se porter à la fin du printemps pour la promenade, lorsque le temps, tout à fait beau, nous permettra de sortir le cou libre, sans tour de cou et sans boa.



Boléro simple

Il n'y aurait rien d'étonnant à voir réapparaître les boucles fausses, si, comme on nous en menace, nous devons voir revenir la mode des coiffures basses avec de longues boucles, caressant les épaules, comme du temps de l'Impératrice Eugénie. Ces modes peu gracieuses de l'époque de Napoléon III nous semblent plus lointaines que celles du règne de Louis XVI, dans lesquelles il y a toujours quelque chose à glaner.

Beaucoup de mariages élégants sont en préparation ; les trousseaux sont merveilleux, mais si le linge est plus riche, il figure en moins grande quantité qu'autrefois. Très heureusement il n'est plus de mode, les jours de contrat, d'exposer le linge des jeunes fiancées. Il y avait réellement quelque chose de choquant dans cette habitude de montrer à tout venant les chemises, les pantalons et autres pièces de lingerie, très personnelles. On montre les toilettes, les chapeaux, les bijoux et les cadeaux. Et c'est encore trop. On devrait se borner à recueillir l'admiration et l'approbation des parents et des intimes, sans convier à ces exhibitions les indifférents et les envieux.

